

Jean Dutourd
Contre
les dégoûts
de la vie

Flammarion

Extrait de la publication

**CONTRE
LES DÉGOÛTS
DE LA VIE**

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

CONTRE
LES DÉGOÛTS
DE LA VIE

FLAMMARION

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage :
DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 5
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I À V
VINGT EXEMPLAIRES SUR VELIN ALFA
DONT QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 6 À 20
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE VI À X
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR

Le tout constituant l'édition originale

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1986
Printed in France
ISBN 9782081311299

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

MONTESQUIEU

On ne peut avoir l'âme grande ou l'esprit un peu pénétrant sans quelque passion pour les lettres.

VAUVENARGUES

LA CRITIQUE DES BEAUTÉS

Dès que j'ai su l'alphabet, je me suis jeté sur les livres. J'en ai lu des quantités. A huit ans, avec mon argent de poche, j'achetais des volumes de la bibliothèque Verte et de la collection Nelson. Tout me plaisait : il suffisait que ce fût imprimé. La persécution même ne me manquait pas. Mon père jugeait que je lisais trop, que cela prenait sur le temps des études ou sur le sommeil. La nuit, voyant de la lumière sous la porte de ma chambre, il entrait, éteignait, m'arrachait mon roman sans se soucier s'il m'interrompait au milieu d'une phrase. Pour éviter ces contrariétés, je me cachais dans mon lit comme sous une tente, avec une petite lampe électrique. Ainsi, étouffant de chaleur, à demi asphyxié, mais ne sentant rien car j'étais trop occupé à déjouer les combinaisons de Richelieu ou à causer avec Louis XI, ai-je avalé des bibliothèques. Ce n'était pas tout à fait sans plan : dès que je m'amourachais d'un auteur, je me procurais de lui tout ce qui était à ma portée, c'est-à-dire ce qui figurait dans le catalogue de la collection Nelson. J'avais écumé les bibliothèques Rose, Verte, Bleue, où fleurissaient quelques admirables écrivains, tels que la comtesse de Ségur, Gyp, Edmond About, Zénaïde Fleuriot, Magdeleine du Genestoux, Mayne-Reid,

Gustave Guiches, Jean Webster, Alfred Assollant. Nul n'aurait pu m'en remonter sur eux. Je connaissais tout de leur inspiration, de leur ton, de leurs tics, de leurs héros, de la façon si savante dont ils ménageaient l'intérêt du lecteur et jouaient de sa sensibilité. Quoique je fusse un peu choqué par leur canaillerie et leur cynisme, j'avais absorbé et réabsorbé *Les Pieds nickelés*, dont la dénomination a toujours été pour moi une énigme.

Outre mon lit, j'ai lu énormément dans le métro. Je le prenais pour me rendre au lycée et en revenir, encore que j'eusse plus vite fait d'aller à pied, car il fallait changer deux fois, à la station Étoile et à la station Trocadéro. Mais le trajet m'ennuyait et j'aurais difficilement pu lire en marchant. Avec le métro, j'avais l'agrément de reprendre ma lecture au point où je l'avais laissée à minuit. Je lisais sur le quai, dans le wagon, dans les escaliers, dans les couloirs. Je changeais de rame somnambuliquement, l'œil rivé sur les paragraphes enchanteurs, accompagné des soupirs de la douce Rébecca à qui cet imbécile d'Ivanhoé préfère Lady Rowena qui est froide comme un saumon écossais.

Il y a dans Anatole France (découvert par moi à quatorze ans) des descriptions enivrantes de bibliothèques, peuplées de passerelles, de colonnes, de globes terrestres, de bustes de philosophes. J'ai connu les plus vastes et les plus belles bibliothèques d'Europe, celle de Vienne, la Mazarine. N'est-il pas curieux que dans aucune je n'aie jamais eu envie de demander un livre, de m'installer, de me plonger dedans, et même que je n'aie qu'un désir, après avoir jeté un coup d'œil, admiré l'ordonnance ou la splendeur des lieux : me sauver ? Ce n'est pas là, pour moi, les temples de la lecture, les greniers du savoir, mais tout au plus des musées, des mangeoires où les rats universitaires viennent grignoter des grimoires qu'ils restitueront plus tard en peti-

tes crottes inodores. Cela ne vaut pas, de loin, le métro, avec ses odeurs d'humanité sale, ses lumières jaunes, ses cahots, où l'on est écrasé contre un pilier de fer par cent voyageurs, où l'on se démanche le cou pour attraper quelques lignes sur un bouquin tenu à bout de bras au-dessus des têtes.

Il n'y a pas de jour dans toute ma vie où je n'aie lu quelques lignes au moins. Une journée sans la perspective d'aucune lecture me paraît aussi redoutable que la traversée du désert sans points d'eau pour le bédouin. Alain dit que les romans lui en ont appris davantage que les philosophes. C'est de Balzac, de Dickens, de Stendhal qu'il parle. J'en dirais bien autant, et j'ajouterai qu'ils m'en ont plus appris que la vie elle-même. Celle-ci est fastidieuse et interminable avec son monceau d'insignifiances, ses rabâchages, ses secrets qu'elle ne dévoile jamais qu'à demi, tandis que les livres vous mènent droit à l'essentiel. Ils vous enseignent les sentiments, les passions, les vertus, les excès, les folies salutaires et les folies funestes. Stendhal dit qu'à dix-huit ans il lui a manqué un oncle ou une maîtresse pour lui expliquer la vie et lui épargner dix ans de sottises. Les romans sont inestimables pour les jeunes gens qui n'ont ni maîtresses ni oncles, ce qui est le lot commun. Un homme qui a lu Balzac et Dickens avec une confiance complète, en croyant tout, est aussi loin d'un homme qui ne le a pas lus qu'un polytechnicien d'un ignorant capable seulement de compter sur ses doigts.

Je ne savais pas cela à douze ans, à quinze ans, mais je courais à la lecture comme j'aurais couru chez l'oncle ou chez la maîtresse. Le monde réel était là ! Je sentais que nul ne me le montrerait mieux et je soupçonnais que l'amusement suprême de l'homme était la connaissance de la vérité. Qu'est-ce qui me poussait si fort ? Le snobisme, sur-

tout, je crois. Il me fallait absolument avoir dans mes relations des gens très difficiles à approcher, détenteurs d'un savoir étrange et donc primordial, connus seulement de quelques privilégiés, tels que Spinoza, Rivarol, Toulet, Levet, Lichtenberg, Beckford, Crébillon fils, Charles Sorel. Sitôt que j'entendais parler d'un auteur de ce genre, je remuais ciel et terre pour me procurer ses ouvrages. J'étais en proie à la même fébrilité qu'un mondain qui donne vingt coups de téléphone chaque matin pour se tenir au courant des dernières futilités du Tout-Paris et qui, de la sorte, a l'illusion de connaître le dessous des cartes. Je voulais moi aussi connaître le dessous des cartes, c'est-à-dire faire partie du petit cercle d'initiés pour qui l'esprit humain, dont la littérature est l'expression absolue, n'a plus le moindre secret, fût-ce au prix de m'ennuyer. Je me suis forcé à aller jusqu'au bout de bouquins terribles comme *A rebours* de Huysmans, porté par le sentiment exaltant que j'étais peut-être le seul dans le monde à n'être pas rebuté par de telles rhapsodies, et que j'en serais récompensé plus tard par Dieu sait quelle supériorité.

Je crois que les vocations se manifestent chez les enfants de façon négative. On ne sait pas ce que l'on sera, mais on sait tout ce que l'on ne sera pas. Aucun avenir parmi ceux que ma famille me proposait ou me préparait ne me convenait. J'étais bien assuré que je ne serais jamais chirurgien des hôpitaux, quoique mon père me répêât sans cesse que c'était là mon destin. J'avais un éloignement invincible pour tout ce qui se rapportait à la science, tarte à la crème de l'époque dans laquelle j'étais tombé. Du reste, tout m'ennuyait, tout me paraissait frivole, indigne de me prendre si peu que ce fût de mes facultés. Cela s'étendait aux matières que l'on enseigne à l'école. Je savais que ce que les professeurs voulaient faire entrer dans ma tête ne me ser-

virait à rien. De la sorte, j'ai au moins, dès mon plus jeune âge, appris une chose utile : qu'il faut faire quelques singeries pour n'être pas malheureux dans la société et pour préserver ses aspirations secrètes. Désirant vivre en paix, je travaillais un peu, sans illusions sur le profit que m'apporteraient mes efforts, afin d'éviter les tragédies, qui auraient inévitablement fondu sur moi si j'avais été le cancre intégral que ma philosophie et mon tempérament me poussaient à être, la pire étant que l'on me mît dans quelque baignoire où j'eusse été rivé aux écœurants et puérils manuels scolaires, que je méprisais au point de n'en avoir jamais ouvert un seul, sans la possibilité de courir à toute minute rejoindre Voltaire, Diderot, Musset, Verlaine, avec qui j'avais le sentiment de retrouver ma patrie ou, mieux encore, ma caste.

J'ai tort de dire que les vocations se manifestent négativement. Secrètement serait plus juste. Mon goût effréné de la lecture, toujours contrarié, toujours renaissant, indiquait assez bien la mienne. Nul ne la devinait, ni mes proches pour qui ce n'était qu'un refuge de ma paresse, ni surtout moi qui m'imaginai plutôt attiré par le dessin et la peinture. Une seule personne y vit clair : mon professeur de première, M. Dubreuil. Il sentit qu'un tel mélange d'ignorance et d'érudition ne produirait jamais un universitaire mais présageait, en revanche, un homme de lettres. Quoiqu'il ne me le dît pas, je me rends compte, avec le recul, qu'il en était persuadé. Il ne s'adressait pas à moi comme aux autres gamins de la classe, y compris les forts en thème, mais comme à quelqu'un dont la vie est déjà dessinée, qu'on ne traite plus en enfant. Après les heures de cours, je restais à causer avec lui, charmé d'avoir enfin rencontré un interlocuteur qui n'était pas scandalisé par la curiosité que j'avais de connaître ce que les auteurs avaient

dit eux-mêmes, et comment ils l'avaient dit, au lieu de m'en tenir, comme les autres, aux résumés de MM. Abric et Crouzet. Nous avons de vraies conversations de connaisseurs, dans lesquelles il n'était question que d'art, de goût, quelquefois de morale, jamais de savoir s'il était convenable ou non, « à mon âge », d'avoir lu *Les Bijoux indiscrets* (que j'avais jugé, du reste, assez laborieux). M. Dubreuil a été la première personne à ne point me chicaner sur la lecture, à ne point me la reprocher comme un vice aussi préjudiciable à la santé que la masturbation, à me laisser entendre au contraire qu'elle me préparait à quelque chose de mieux, peut-être, que les métiers auxquels aspiraient mes camarades.

Elle m'y préparait par des voies dont je ne devinais nullement la destination. En particulier, j'avais une oreille excellente pour saisir les maniérismes des auteurs que j'aimais ; je les reproduisais dans mes copies de français qui étaient quasiment de petits pastiches, ce dont M. Dubreuil était si content qu'il les lisait à la classe et les donnait en exemple.

Les jeunes artistes sont des caméléons ; tant qu'ils ne se sont pas trouvés, ils copient avec un mélange d'orgueil et d'inquiétude les maîtres qu'ils admirent. L'orgueil n'est pas seulement dans la virtuosité qui permet ces exploits, mais aussi en ce qu'on a l'illusion d'être un peu le maître soi-même ou sa duplication ; l'inquiétude vient d'une autre illusion : que tous les styles ont déjà été utilisés, qu'il n'en reste plus et que les infortunés modernes n'ont pas d'autre musique à leur disposition que celles qui ont déjà été jouées. Ainsi suis-je passé par diverses périodes, comme les peintres : période Dumas, période Musset, période Diderot, période Verlaine, période Mallarmé, etc., à quoi s'ajoutaient des tentations épisodiques ou durables : être

Voltaire, être Proust. Où était ma vraie nature dans toutes ces imitations ? Je me désolais de n'être qu'un reflet. Resterais-je reflet toute ma vie ? Je n'entendais pas la petite mélodie personnelle qui, par moments, dérangeait mes pastiches, ou plutôt je refusais de l'entendre, car elle me déplaisait comme mon grand nez, ma peau trop blanche, mes cheveux frisés, mes bras grêles, et parce qu'elle ne ressemblait à rien de connu, de catalogué, en quoi l'oreille eût aussitôt, sans hésitation, reconnu les traditionnelles modulations du génie littéraire.

Il est rare, dans une existence d'écrivain, que l'on ne vous propose pas de faire le critique. Longtemps, j'ai eu la prudence, l'instinct peut-être, de résister à ces invites. Lire pour de l'argent avait un inconvénient : c'était d'y être obligé, et d'absorber de la sorte des ouvrages vers lesquels ne m'auraient pas entraîné mon goût ou ma lubie. J'avais eu tant de liaisons amoureuses avec la littérature que je ne concevais pas que je pusse faire un mariage de raison. Quelques journaux m'ont offert ce qu'on appelait autrefois des « rez-de-chaussée ». J'ai toujours esquivé ces munificences, quoique l'on m'assurât chaque fois que je pourrais choisir ce qui me plaisait et le traiter à ma guise. Choisir, c'était vite dit, mais le choix n'allait pas loin : il fallait parler des nouveautés de la semaine, et je calculais que, sur les cinquante-deux semaines de l'année, il y en aurait cinquante pendant lesquelles on ne publierait rien dont je fusse le moins du monde curieux. En outre, les choses me dégoûtent à la minute où elles deviennent des devoirs. Le plus beau livre, s'il faut l'ingurgiter par obligation et l'avoir digéré à une date donnée, m'inspire une aversion telle que je n'ai même pas la force de l'ouvrir. Les avantages d'être critique, la puissance qu'on en retire, l'amusement d'être derrière sa rubrique comme un chasseur derrière un arbre,

etc. m'auraient bien un peu tenté, mais je voyais surtout les épines de ce métier, la plus grosse étant le temps que j'y perdrais.

Le ciel a mis quelques ilotes sur mon chemin, par l'exemple desquels je me suis gardé de certaines erreurs. Je rencontrai l'un d'eux vers l'âge de trente ans. Gaston Gallimard venait de m'embaucher à la N.R.F. et m'avait décoré du titre de « conseiller littéraire » qui ne signifiait pas grand-chose. Malgré cette dénomination flatteuse, j'étais cantonné dans des besognes subalternes dont je me chagrinais, quoiqu'elles me convinssent parfaitement, me laissant tout mon loisir et toute ma tête. Mon ilote était un homme agréable et subtil, d'un peu mon aîné ; il avait écrit deux ou trois récits assez courts, sarcastiques, mélancoliques, que la maison avait publiés dans le joli format tellière remis à la mode par Gide, ce qui montrait qu'elle en faisait grand cas. Elle faisait grand cas de l'homme aussi. Quoiqu'il occupât un bureau, ou plutôt un nid à rats, à côté du mien, c'était une étoile de la rue Sébastien-Bottin. Il appartenait au comité de lecture, qui avait toute confiance en lui, pour son malheur, et le noyait de manuscrits. Il en lisait je ne sais combien d'un mardi à l'autre — plus de dix, à mon avis, scrupuleusement, méticuleusement — et rendait des rapports dont la longueur me stupéfiait. Comment pouvait-on tirer vingt ou cinquante lignes d'indigences qui ne méritaient pas autre chose que l'appréciation : « Zéro, nul, à refuser » ? Mon voisin s'échinait à résumer des romans ridicules, des essais idiots, barbouillés n'importe comment, et à expliquer les raisons de les rejeter.

J'étais fort dépité que l'on ne m'eût pas invité, tout conseiller littéraire que j'étais, à siéger au comité de lecture où je me flattais que j'eusse fait merveille. Ce dépit me passa en trois mois grâce au galérien qui ramait derrière

ma cloison. Les manuscrits entassés sur son bureau, dont la pile ne baissait jamais, représentèrent bientôt, à mes yeux, la pire malédiction qui pût accabler un homme de lettres. Il n'était pas possible, pensais-je, que ce ruissellement de mauvaise littérature ne finît par corrompre le jugement et, pis encore, par décourager d'écrire soi-même. Après s'être forcé à lire trois cents pages de pauvretés, on doit se féliciter de n'en être point l'auteur ; et, après un an ou deux de ce régime, on ne voit plus que le néant de toute tentative littéraire.

Je ne me trompais pas. Les manuscrits tuèrent mon pauvre ilote en dix ans. Je dis bien tuèrent : il en mourut. Son teint vira à l'ocre, ses joues se bouffirent, ses cheveux tombèrent ; son caractère s'aigrit ; lui qui était l'urbanité faite homme, il devint querelleur et grincheux. Puis il tomba dans l'ivrognerie jusqu'à boire son litre de rhum dans la matinée. Il n'écrivit évidemment plus rien. Le cancer termina tout cela, à moins que ce ne fût la cirrhose.

Il n'est pas difficile de tirer des leçons lorsque celles-ci vont dans le sens du tempérament qu'on a. Le mien ne me poussait que trop à l'indifférence envers mes contemporains, tant j'étais convaincu qu'ils n'avaient rien à m'apprendre puisqu'ils regardaient le même monde que moi — et certainement avec de moins bons yeux. Leurs écoles, leurs chapelles m'inspiraient un mélange de mépris et de peur. Mépris des bavardages, mépris des gens qui ont besoin d'être en nombre pour être rassurés sur leur talent ; peur, si je m'enrôlais quelque part, de me trouver bientôt en désaccord avec tout le monde, par esprit de contradiction ou individualisme, et contraint à désertier. Quant aux recherches esthétiques, je professais comme Chénier qu'il ne saurait y avoir de nouveauté dans l'expression. « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques » était

l'alpha et l'oméga de mon art poétique. La grande coterie littéraire des années 50-60 était ce qu'on a appelé le « nouveau roman ». Dès son apparition, elle me fut antipathique, car elle représentait exactement le contraire de mes idées. Les nouveaux romanciers faisaient à qui mieux mieux des vers nouveaux sur des pensées antiques. Leur travail, qui sentait si fort l'huile, me paraissait le comble de la futilité. La faveur dont ils jouissaient auprès des professeurs me confirmait dans ce jugement.

La meilleure loi, dit Rivarol, n'est pas la plus juste, c'est la plus stable. De même avec les maximes que l'on se forge pour soi : il ne faut jamais en changer, fussent-elles hasardées ou fausses. Chénier, en m'en offrant une, et fondamentale, m'a rendu un fier service. La grande question de savoir si j'appartiendrais à des comités de lecture ou si je serais critique littéraire a été réglée définitivement pour moi dans mon petit bureau des éditions Gallimard où je m'escrimais à fabriquer des prières d'insérer pour des ouvrages que je n'avais pas lus.

Est-ce par bonté pure, pour attacher un homme de talent à leur maison, par quelque désir secret de revanche que les éditeurs prennent des écrivains comme employés ? Quel que soit leur motif, ils ont tort. Ils devraient les tenir éloignés de leurs bureaux, au besoin les lier par de petites pensions sans demander de contrepartie. A passer ses journées dans une maison d'édition, l'écrivain ne tarde pas à être atteint de l'anorexie des mitrons et des chocolatières, affection sans importance pour un individu ordinaire, stérilisante pour lui. Grâce au ciel, j'ai été un assez médiocre conseiller littéraire chez Gallimard, et je suis encore étonné que l'on m'ait gardé si longtemps. Mais j'étais acculé à mal faire mon travail, à l'expédier par-dessous la jambe, à le bâcler, afin de préserver la fraîcheur et l'énergie sans les-

quelles on ne crée rien. Quelquefois j'avais des remords ; si maigre que fût mon salaire, je me reprochais de ne pas le gagner, puis je m'absolvais en considérant qu'il était préférable de donner des romans à Gaston plutôt que de perdre ma substance à figoler des besognes : il y trouverait davantage son profit. Je crois qu'il avait un peu cette idée aussi, car il me laissait assez tranquille dans mon coin. C'est moi qui suis parti de mon propre chef, comme un fils quittant le toit paternel sous lequel il sent qu'il n'a plus rien à faire, action qui irrite toujours la famille, du reste, même si elle ne peut plus vous souffrir et n'a cessé, par ses allusions et ses froideurs, de vous pousser dehors.

Le plus étonnant dans les choses impossibles est qu'elles finissent par arriver. Si l'on m'avait prédit dans mon enfance ou dans ma jeunesse que je ne ferais, ma vie durant, que ce qui me plaisait et même qu'on me paierait pour cela, j'en aurais ri. C'était en complète contradiction avec l'enseignement que l'on m'avait prodigué, du genre : on n'est pas sur terre pour s'amuser, toute vérité n'est pas bonne à dire, etc. Or je me suis amusé sans cesse à écrire des livres et j'ai cherché la vérité avec acharnement. Je n'ai pas remarqué que celle-ci ne fût pas bonne à dire. Au contraire, c'est par elle que j'ai gagné mon pain, en la dévoilant ingénument après que j'avais tant fait que de l'attraper. N'eût-elle été bonne qu'à cela, c'était déjà beaucoup.

Parmi les choses impossibles, l'une des plus improbables, et que d'ailleurs je désirais à peine, eût été qu'une publication créât pour moi, pour mes beaux yeux, une rubrique des auteurs du passé. A propos de la réédition de tel de leurs ouvrages, j'aurais tenu là une sorte de journal de mes lectures, ce que je n'avais pas fait quand j'étais jeune, par paresse, haine de la cuistrerie, refus de gâter mes

plaisirs par des pensums. Mais quel journal, quelle revue m'offrirait jamais cela ? A peine parlaient-ils des écrivains vivants : qu'eussent-ils été gaspiller leur papier pour les morts ? Ils n'avaient pas assez de pages pour les sujets assommants qui, dit-on, intéressent le public : la science, la technique, l'informatique, les Américains, les Russes, le cosmos, etc. La presse littéraire, si fourmillante avant la guerre, et qui survécut encore une quinzaine d'années, s'était anémiée jusqu'à disparaître. Les morts, les pauvres morts n'étaient pas près d'être exhumés, ni moi de les extraire, pour un jour ou pour une semaine, de leur ossuaire. Les seules occasions que j'avais étaient des préfaces qu'on me commandait, ou des articles par-ci par-là. J'étais chaque fois surpris par le bonheur que j'avais à parler de littérature. Travailler à la gloire des autres, si je les admirais, me causait la même joie qu'une bonne action. Il n'est pas de plus douce critique que celle appelée jadis « la critique des beautés ». On a le sentiment, la faisant, d'adresser des lettres aux grands hommes sur ce qui leur importait plus qu'amour, chagrins ou plaies d'argent : la pratique de leur art. Soudain, pour quelques pages, on est le correspondant de Flaubert ou de Montaigne, et un bon correspondant, car on les connaît plus intimement que leurs contemporains.

Ce que je n'espérais pas, ni même ne cherchais, se présentait cependant. Un magazine nouvellement créé, et qui réussissait, désirait ménager un peu de place aux choses de l'esprit. J'y avais des amis, constatation qui ne manque jamais de m'étonner, étant donné mes mœurs de loup. Ils me taillèrent sur mesure une rubrique que j'intitulai « Domaine public » par allusion à Larbaud qui, vers mes vingt ans, m'avait fourni quelques-unes de mes relations les plus huppées : Arnold Bennett, Butler, Ramon Gomez

de la Serna, Maurice Scève, Sarasin, Marguerite Audoux, Thomas Hardy, Coventry Patmore.

Ma rubrique dura un peu plus de deux ans, puis s'effilo-cha ; la technique, l'économie, le cosmos finirent par la grignoter. De mon côté, je commençais à me lasser ; je ne défendis pas mon lopin de papier. J'étais même secrètement satisfait qu'il fût envahi une semaine sur deux par les bêtises de l'actualité, puis deux semaines sur trois. Encore un coup, on me payait à ne rien faire, ou à faire peu de chose.

Mon malheur veut que l'argent attrapé de la sorte ne tarde pas à me brûler les doigts. Je démissionnai de mon petit poste, à la stupeur des patrons du journal qui n'avaient jamais vu un employé s'en aller de son plein gré, sans avoir essayé au moins de se faire chasser afin de toucher des indemnités, et qui étaient convaincus qu'un tel original n'existait pas dans la presse.

Le journalisme est une heureuse invention pour les écrivains. Il les oblige à écrire toutes sortes de choses qu'ils n'auraient pas écrites si on ne les leur avait expressément commandées et s'ils n'avaient été animés par la perspective de recevoir un salaire, qui est un puissant motif de travailler, quoi qu'en disent les âmes délicates.

Je n'ai jamais méprisé cette activité ni ne l'ai considérée comme une corvée alimentaire. Cela tient à une espèce de modestie que j'ai, et qui m'a été longtemps cachée par ma vanité. Être artiste, selon moi, c'est surtout être artisan. Le XIX^e siècle a tout brouillé, avec les albatros et leurs ailes de géant qui les empêchent de marcher. Avant cela, on était humblement artiste de père en fils, on travaillait à la commande, en faisant de son mieux pour contenter la pratique. On n'imaginait pas qu'on fût d'une essence supérieure à celle des ébénistes ou des tapissiers. Les artistes d'autre-

fois ont laissé des œuvres immenses parce qu'ils ne trouvaient rien indigne de leur génie. Le journalisme, si on le fait avec le même sérieux que le roman ou le théâtre, ne doit point déparer une œuvre, mais au contraire la compléter.

Pour ma part, je sais que j'ai eu grâce à lui une foule d'idées qu'autrement je n'aurais jamais eu le courage d'aller chercher au fond de moi. Les ayant tous écrits avec le même soin que des choses d'un plus grand genre, aucun des textes rassemblés ici ne m'a laissé de souvenirs ennuyeux. Je les ai composés dans l'allégresse, après avoir lu ou relu les livres dont ils traitent.

Parler littérature est le plus charmant entretien que puisse procurer la civilisation. La critique littéraire n'est point faite pour les époques barbares. Non plus que la littérature, du reste. Les barbares ne veulent pas voir l'envers du monde, qui est gai. Rien que son apparence, qui est tragique.

I

C'est un métier que de faire un livre, comme
de faire une pendule.

LA BRUYÈRE

LE DIABLE ROCOCO

Cazotte : *Le Diable amoureux*.

Les petits auteurs ont des vies plus romanesques que les grands. Cela se comprend : ceux-ci ont surtout des aventures intérieures, qui ne font pas des biographies amusantes. En 1759, à quarante ans, Cazotte, gouverneur de la Martinique, jette à la mer les Anglais qui l'attaquaient. Après quoi, il devient très riche, puis perd sa fortune dans la banqueroute du jésuite Lavalette, qui lui propose de le rembourser en messes.

A soixante-douze ans, il est en prison à l'Abbaye. Les massacreurs de Septembre s'apprêtent à le tuer. Sa fille Élisabeth se jette en sanglotant dans ses bras. Le peuple, ému, le reconduit en triomphe dans sa maison. Cela n'empêche pas qu'on l'arrête de nouveau. Son procès est magnifique. Le président du tribunal lui dit, après la sentence : « Vieillard, envisage la mort sans crainte ; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner ; ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi ! » Effectivement, Cazotte monta intrépidement à l'échafaud, mais tout le monde avait ce courage-là, alors.

Il a écrit une quantité de petites choses, comme on en écrivait au XVIII^e siècle, et même un pastiche de Voltaire, auquel le public se laissa prendre. Il ne reste qu'un livre de

lui : *Le Diable amoureux*, réédité aujourd'hui par Flammarion dans la collection « L'Âge d'or » que dirige M. Parisot, qui aime les histoires fantastiques.

Il y a dans *Le Diable amoureux* une idée prodigieuse. Belzébuth, horrible démon à tête de chameau et qui parle italien, prend la forme d'une femme adorable, faible, passionnée, délicate jusque dans l'impudeur, pour séduire un joli capitaine de vingt-cinq ans un peu trop intéressé par la cabale. Le capitaine résiste longtemps, mais comment ne pas succomber, à la fin ? Mêler sa chair à celle du diable est une aventure qui n'arrive pas souvent, même dans la littérature. Et voici ce que dit le diable : « Place la main sur ce cœur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis, si tu le peux, le ton de cette voix si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que trop pour effrayer mon âme timide ; dis-moi enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi : “ Mon cher Belzébuth, je t'adore... ” »

Le Diable amoureux, c'est *Manon Lescaut* avec accompagnement de soufre, de prodiges et d'ordures. Cela ressemble davantage aux romantiques allemands qu'aux philosophes du Siècle des lumières. Le style, quoique brillant, manque de moelleux. Il est à celui de Voltaire ce que la musique de Haydn est à celle de Mozart. On peut aussi reprocher à Cazotte d'être un peu court, un peu somnolent. Avec un sujet pareil, Hoffmann aurait fait tout un concerto, plein d'harmonies savantes. Mais il ne faut pas oublier que son livre date de 1772. Hoffmann n'était pas né, ni Kleist, ni Brentano. Jean-Paul avait neuf ans.

Petit détail qui montre, comme le disait Cocteau, que tout ce qu'on écrit arrive : Cazotte ne devint cabaliste et illuminé qu'après avoir écrit *Le Diable amoureux*, qui n'était rien d'autre pour lui que le divertissement d'un honnête homme doué d'imagination.

MAUPASSANT EST-IL FRANÇAIS ?

Maupassant : *Œuvres*. (La Pléiade.)

Le journalisme est une bénédiction, parce qu'il faut remettre sa copie à l'heure et qu'il y ait le nombre de feuillets voulu. Si la muse est introuvable, tant pis, on doit marcher. Commencer son papier n'importe comment, continuer à l'aveuglette. Et, à la fin, on s'aperçoit avec ravissement que la muse était là quand même, que tout s'est ordonné chemin faisant, que le seul fait de s'y être mis a déclenché le petit miracle de l'écriture.

Les trois cents contes de Maupassant ont été faits ainsi, parfois à la cadence de deux par semaine pour *Le Gil Blas* et *Le Gaulois*. Cela se voit. Souvent, les débuts sont maladroits. Un convive, après le dîner, déclare : « Je vais vous raconter une histoire vraie... » Ou bien l'auteur part d'un lieu commun du genre : « Est-il un sentiment plus aigu que la curiosité chez une femme ? » Ou encore : « Quand j'entrai dans la salle des voyageurs de la gare de Loubain... »

Écrire beaucoup, c'est comme de faire beaucoup de sport. On devient très souple. Maupassant ayant à exécuter deux numéros par semaine s'emploie à varier les sujets, les

attaques, les couleurs. Tantôt il faut faire gai, tantôt faire triste, tantôt réaliste, tantôt fantastique, ne serait-ce que pour soi-même, parce qu'il est amusant de changer. Maupassant réussit dans tous les genres, mais inégalement. Quelquefois il est excellent dans la farce, d'autres fois très mauvais. Quelquefois saisissant dans le drame et, la semaine suivante, plat ou vulgaire.

Ce qui frappe particulièrement, c'est son absence de style. Je pense que l'explication de son succès à l'étranger vient de là. Il ne doit rien perdre à la traduction. D'ailleurs il ne ressemble pas à un écrivain français. Plutôt à un écrivain anglais. Il parle de la Normandie, des paysans normands, chasseurs et sanguins, comme Thomas Hardy des gens du Wessex.

Il y a également du Simenon chez lui, c'est-à-dire de la sensualité, un goût des choses réelles, de la pluie qui mouille, du froid, de la nourriture, des femmes, etc., et nul souci d'approfondissement, de richesse ou d'ampleur artistique. Stendhal disait de Mérimée : « Il ne touche que huit notes de son piano. » Mais il les touchait divinement et elles rendent toujours un son exquis. Maupassant n'en touche que quatre et elles sont parfois fausses.

Il y a toute une légende de Maupassant chasseur, pêcheur, canoteur sur la Seine, grand coureur de jupons. On a même dit qu'il était le fils naturel de Flaubert, ce qui n'est pas vrai, mais qui est très bon pour les ragots posthumes. Il était si riche avec ses petits contes qu'il possédait un yacht comme Jules Verne. Le sport et les femmes le tuèrent assez vite. A quarante-trois ans, il meurt fou dans la fameuse clinique du docteur Blanche. Cette légende contribue à sa gloire. Les artistes, comme les héros, ont intérêt à mourir jeunes.

M. Lanoux, dans sa préface au premier volume des

Contes et Nouvelles dans la Pléiade, écrit qu'il a rencontré de jeunes universitaires qui préfèrent Zola à Balzac, et pense qu'il en sera bientôt de même pour Maupassant. Ma foi, cela ne prouve qu'une chose : que les jeunes universitaires ne s'y connaissent pas en littérature. Leurs aînés non plus, du reste, à voir les auteurs qu'ils font étudier à la Sorbonne.

IL N'Y A PAS DE MILITAIRES HEUREUX

Pierre Loti : *Le Roman d'un spahi*.

En France, la littérature militaire ne s'est jamais remise des traités de 1815. Elle a gardé de la catastrophe napoléonienne quelque chose de triste, d'anémique, de plaintif, de vaincu. A part le capitaine Corcoran, je ne vois pas de militaire gai dans les livres écrits chez nous entre 1820 et maintenant. Ils sont sérieux, crispés, un chagrin inexplicable leur ronge le cœur, ils se font tuer obscurément, comme s'ils pensaient que le destin est absurde et que, plus tôt il sera scellé, mieux cela vaudra. Le zouave Moutier lui-même, dans *L'Auberge de l'Ange Gardien*, a conservé de son passage sous les drapeaux une sorte de spleen que l'amour de la douce Elfy ne parvient pas à dissiper complètement. Ne parlons pas des héros de Vigny : c'est eux qui ont donné le ton. Il est évident que la guerre de 1870 n'a pas arrangé les choses. Celle de 1914, que nous avons pourtant gagnée, les a encore empirées.

Le Roman d'un spahi, de Pierre Loti, a été publié en 1881, c'est-à-dire deux ans avant la conquête du Tonkin, à

une époque où l'armée française était partout dans le monde et nous gagnait plus de colonies que nous n'en avions jamais possédé. Néanmoins, c'est un livre très mélancolique. Le héros, Jean Peyral, n'a que des malheurs. Il fait cinq ans de service au Sénégal. Il adore sa vieille maman qui lui envoie des lettres déchirantes. Une coquine de mulâtresse lui brise le cœur. Il sombre dans l'ivrognerie et la violence. Puis il se met en ménage avec une petite négresse. Sa fiancée restée en France se marie avec un huissier. Pour finir, il est tué dans un engagement avec une tribu rebelle.

Ce personnage de militaire est bien convenu, et le pauvre Loti n'est pas arrivé à en faire grand-chose. D'ailleurs, chaque fois qu'il est question de lui, son style se remplit de clichés. Exemple : « Il y avait dans sa tournure un mélange de souplesse et de force. Il était d'ordinaire sérieux et pensif ; mais son sourire avait une grâce féline et découvrait des dents d'une rare blancheur. » Sa mélancolie est « vague et indéfinissable » ; il s'endort « d'un lourd et étrange sommeil », etc. Tout ce qui le concerne est de cette encre désastreuse.

En revanche, la petite négresse Fatou Gaye est charmante, originale, vraie, tout à fait réussie, avec sa beauté de statue noire et ses ruses de singe. C'est là que Loti est à son aise, dans ces portraits de femmes exotiques, qu'il comprenait peut-être mieux, tout capitaine de vaisseau qu'il était, que ses guerriers.

Et puis on sent un peu l'Afrique dans son roman, ce qui n'est pas mal. C'est spongieux, aride, épice, énorme et pauvre. On voit à la page 77 un baobab qui ressemble à « un grand madrépore mort ».

Faut-il relire Loti ? Il vaudrait mieux relire Barrès ou Proust. Mais Loti mérite un détour. C'est un enchanteur

mineur. Et quelle vie pittoresque ! Cet homme-là s'est déguisé constamment : en officier de marine, en académicien, en Arabe, en pharaon. Il a joué à l'homme fort, alors qu'il était une faible femme. Il s'appelait Jules Viaud. C'est une petite Tahitienne qui lui a trouvé le joli pseudonyme de Loti. On pourrait écrire une biographie de lui sous le titre *La Vagabonde*.

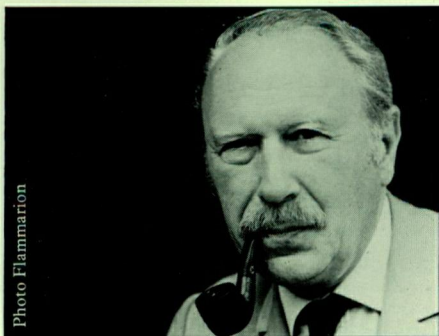
VINGT KILOMÈTRES PAR JOUR

Montaigne : *Journal de voyage en Italie*.

Quand on lit les *Mémoires* de Casanova, on a des étourdissements à chaque page. On est sans cesse transporté dans l'Europe de 1750, non celle des historiens, des monarques, des perruques, mais l'Europe vraie des diligences, de la galanterie, des escrocs, du peuple, des jobards, des nuits noires et des pots de chambre versés sur la tête des passants. Mêmes étourdissements avec le *Journal de voyage en Italie* de Montaigne : c'est l'Europe de 1580, qui n'est pas du tout celle que nous imaginons. La Suisse, la Bavière, le Tyrol sont des pays très agréables, parsemés d'auberges qui s'appellent tout bêtement hôtel de la Couronne, de la Rose, de l'Ours, du Tilleul. A Constance, comme on est mal à l'Aigle, on déménage à l'hôtel du Brochet qui est parfait.

En France, lorsqu'on entre dans une maison, on s'emmitoufle doublement. En Allemagne, c'est le contraire : on enlève son manteau parce que de grands poêles en faïence

Imprimé en France
N° d'Éditeur : 10882
N° d'Imprimeur . 39540
Dépôt légal Février 1986



Jean Dutourd
de l'Académie française

Contre les dégoûts de la vie

Vers l'âge de huit ans, je fis deux découvertes capitales : que les grandes personnes mentaient sans arrêt, mais que les livres rétablissaient la vérité. Les grandes personnes, par leurs leçons et leurs punitions, s'acharnaient à me faire voir le monde tel qu'il n'était pas. Les livres me le montraient tel qu'il était, c'est-à-dire comme je le voyais moi-même.

En outre, ils étaient délicieux car ils mettaient la vérité en musique. La vérité était du Mozart avec Voltaire, du Wagner avec Proust, du Beethoven avec Balzac, du Schubert avec Stendhal.

La passion du papier imprimé ne m'a jamais quitté, et je dirais presque comme Montesquieu : "L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé."

J.D.